

## LE LANGAGE A L'ÉPREUVE DE LA REPRÉSENTATION DE SOI.

---

Dans un contexte de normalité communément admise, le mot devient la représentation de la chose, tel qu'il a été indiqué dans les travaux de Freud. A savoir, le mot représente le réel de la réalité qu'est la chose. La représentation de chose étant le réel perçu dans la réalité (ce qui existe vraiment indépendamment de ce qui est perçu par l'individu). « Le mot acquiert sa signification par la liaison avec la « représentation d'objet » et non dans la référence à la chose même ».<sup>1</sup>

Dans la psychose, le mot n'est plus vraiment la signification d'une chose, il se signifie lui-même. Comme le dira Lacan, « Ce qui est exclu du symbolique revient dans le réel »<sup>2</sup>. Pour autant, le langage n'est pas dénué de sens puisque la réalité est toujours présente. Le mot devient alors le réel et non un concept allant au-delà du réel. Il se borne à être la chose. De ce fait, même si l'accès à la communication est possible, elle est marquée par la pauvreté de sa fonction de communication interpersonnelle. Freud parlera même d'absence de transfert. En effet, au-delà du transfert de sujet à sujet qui est difficile, si ce n'est improbable selon la littérature, il s'agit plus d'un transfert d'objet à objet qui est présent. Evidemment, pour que la représentation d'objet soit effective au niveau symbolique, l'objet doit pouvoir se représenter sous une autre forme pouvant se « dire » à l'autre mais surtout à soi. Or, le psychotique ne dit pas ce qu'il ne se re-connaît pas, comme l'expliquent très bien Lacan et ses disciples dans la notion de forclusion. « Pour le psychotique, l'objet est chose prélevée sur le

Réel, das Ding, l'objet-dingue, surgi d'un non-lieu »<sup>3</sup>. La réalité de la chose existe dans l'univers psychique du sujet mais il ne parvient pas à se le représenter symboliquement. C'est comme si le mot se collait à la chose au lieu de s'y relier.

Pour le psychotique il s'agit davantage de parler de soi sans y associer consciemment de l'individualité, puisque comme le raconte Serge Sabinus : « Son nom propre, c'est un nom commun, n'importe lequel (...) ». Il ne se symbolise pas comme Sujet. Quand est-il alors de l'hystérique qui se met lui-même/elle-même en mot dans un désir d'individualisation de soi ? Serait-il possible d'affirmer que là où le psychotique chercherait à se reconnaître comme objet en se considérant lui-même comme l'Autre-objet, l'hystérique chercherait surtout à se reconnaître à travers l'autre-sujet comme sujet ?

Pour communiquer au sens de relation interpersonnelle, le sujet doit avoir assimilé le concept d'identité individuelle à la fois psychique et physique. Or, chez le psychotique, cette notion de délimitation identitaire n'est pas claire. Elle est fortement contre mise par l'absence de symbolique dans la conception qu'il a de lui-même, dans sa propre représentation. Il se connaît sous forme d'objet(s) qui n'ont pas forcément de lien entre eux et encore moins comme faisant partie d'un tout unique différencié du reste du monde. Ne pouvant pas s'abroger de toutes les lois de la réalité puisqu'il fait lui-même partie de cette réalité il donne au réel la valeur de la réalité et le mot devient le réel au lieu de le symboliser : En effet, même si le psychotique reste sensible à la réalité des choses, puisque celle-ci existe

---

<sup>1</sup> Saint Martin, F. (2007). *Le sens du langage visuel : Essai de sémantique visuelle psychanalytique*.

QUEBEC. Presse de l'Université du Québec, p.144

<sup>2</sup> Barazer, C. (2003). Remarque sur le langage dans la schizophrénie, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 1 (N°7), p. 71 à 78

<sup>3</sup> Sabinus, S. (2012). Psychose de transfert. *Analyse Freudienne Presse*, 1, p. 161 à 169

indépendamment de nous, c'est le réel de cette réalité à l'intérieur de notre pensée qui fait défaut. C'est grâce au rapport entre réalité et réel que vit la relation entre signifiant et signifié.

## La question du désir comme vecteur de symbolisation

Dans l'absence de symbolisation de soi, il n'y a pas de désir pour soi puisque celui-ci engendrerait de se représenter comme un tout unifié. Pour autant il peut porter sur une partie de soi. Pourrions-nous dire que le rapport à l'autre comme sujet à sujet, rend possible et souhaité le désir de soi ? Ainsi le transfert dans la psychose serait donc existant mais porté en premier lieu sur un objet clivé avant de se porter sur l'ensemble, le Sujet. Le désir est entretenu par l'accès à la l'individualité dans le développement infantile - lorsque la personne la plus proche de l'enfant quitte le rapport symbiotique pour se réapproprier sa propre identité – et la transmission du désir. A ce moment, dans un mouvement d'identification projective, l'enfant prend conscience de ses propres limites et fait la connaissance de la frustration, du désir, de l'idéal. L'idéal étant d'accéder à l'inaccessible<sup>4</sup>, dont émane le symbole de la castration ? Telle qu'elle est relatée en psychanalyse. Ainsi, sans frustration, sans « castration », la personne ne peut pas reconnaître clairement ce qui constitue son désir et encore moins trouver une source de satisfaction véritable. « C'est là le retournement du paradoxe : nous sommes éminemment dans ce que nous perdons. »<sup>5</sup> Georges Jovelet fait d'ailleurs état de relations amoureuses marquées par un lien à l'autre exempt de toute forme de désir pour l'autre-

sujet<sup>6</sup>. Il est davantage un objet de désir qu'un sujet de désir.

Dans mon expérience auprès d'une personne atteinte de schizophrénie, je remarque que la notion de désir émerge peu à peu dans le discours. Habitué à nos rencontres hebdomadaires dans lesquelles elle cherche à maîtriser le cadre formel et son contenu, elle se retrouve confronté à la règle de l'absence du psychologue. Par ailleurs, j'observe la mise en place d'un rapport de séduction évident. Elle convoite quelque chose. Que ce soit par des allusions à caractère sexuel plus ou moins dirigées envers moi ou par l'investissement profond que la personne attribue à nos séances, le sujet fait l'expérience du désir de l'autre. De cette expérience, il en tire, entre autres, l'identification du réel comme un manque. Par mon propre investissement en termes de temps et d'écoute active comme de détachement et de mise à distance physique (les séances sont délimitées dans le temps avec des jours d'absence, dans mon discours et mon attitude ...), le sujet peut s'approprier l'aspect potentiellement désagréable du réel sans que cela soit perçu comme une agression à laquelle il se défendrait par des mécanismes archaïques. Il peut ainsi assimiler le réel et le mettre en mots. Dans le rapport thérapeutique, il semble parvenir à se construire une continuité dans le sentiment de d'être « soi » en nommant peu à peu les  $x$  de son existence.

## Le désir mis en mot peut être « la » thérapie ?

Cela m'amène à cette question : Quelle est la place du désir dans la thérapie ?

---

<sup>4</sup> Dhonte, I. (2010). Le désir dans la subversion Lacanienne du sujet : « Ne pas céder sur son désir », *La revue lacanienne*, 1 (n° 6), p.121 à 128.

<sup>5</sup> Ibid. Dhonte, I. (2010)

<sup>6</sup> Jovelet, G. (2010). Psychose et amour. *L'information psychiatrique*, 8 (Volume 86), p.677 à 684.

« Ne pas céder sur son désir, c'est faire face à cet écart, à cette hétérogénéité que le désir implique. Le désir donne corps, au-delà de tout corps, à une identité humaine d'être plus que son corps, d'être inscrit dans le langage. C'est notre lien.<sup>7</sup> » Si je m'en réfère à cette citation, le désir tient dans la reconnaissance de sa propre identité que le sujet désirant ne se reconnaît pas. Ainsi, le psychotique, se limitant à reconnaître l'objet de son désir, ne peut qu'entrevoir le Sujet, ne peut que s'entrevoir. Il est à l'image de son morcellement tout comme il est à l'image de l'absence de reconnaissance de soi à soi chez l'hystérique. Cette reconnaissance est exclusivement associée au regard d'une certaine catégorie de personnes, d'une personne peut-être en particulier qui fait écho à quelque chose d'important. Celle pour qui l'hystérique éprouve du désir. Il est l'objet de son désir. Le désir éprouvé envers cet objet étant le représentant de ce qui, a contrario, l'éloigne de ce qui constitue réellement le désir. A savoir le désir du Sujet, le désir à être et non de l'objet. Nous observons ici la différence évidente avec la psychose puisque le psychotique ne s'intéresse sans doute pas à quelqu'un en particulier (puisque'il ne se « signifie » pas clairement lui-même) si celui-ci ne manifeste pas le désir de s'intéresser à lui (sujet). Il s'agit peut-être là d'un magnifique déplacement de l'objet du désir tel qu'il a été exprimé par Freud : avec l'idée d'un fantasme de séduction du père et dont j'observe dans ma clinique assez facilement le rapprochement avec le désir d'être reconnu comme individu propre et source d'investissement affectif par les personnes les plus proches de l'enfant. En général, ses parents. Pour autant, la quête avide et désespérée de briller à travers les yeux de son sujet de désir confronte à nouveau l'autre à la dure réalité. Dans la réalité, être soi c'est aussi être différent de l'autre et reconnaître ses propres limites, qu'elles soient corporelles et psychiques.

---

<sup>7</sup> Ibid, Donthe, I. (2010)

Il semblerait, si je peux m'y risquer, que l'hystérique entretient un équilibre, certes précaire, mais présent, avec le réel grâce à ce désir. De ce fait, qu'advierait-il si le désir était assouvi ? Que le patient venait à devenir le maître ? Que deviendrait son rapport au réel ? Son rapport à soi ? Est-ce que la jouissance associée à l'accomplissement de cette quête permet une formidable catharsis ou engendre-t-elle de l'omnipotence ? Il semblerait que le désir serait sans doute toujours présent comme c'est le cas souvent. La personne entrant au cabinet après avoir poussé de nombreuses autres portes sans avoir « obtenu satisfaction ». La personne étant axée sur l'objet du désir alors que le désir est autrement plus intimement lié à soi. Le désir se porterait alors sur un sujet encore plus inaccessible à ses yeux, allant toujours plus loin sans fin possible ?

Le désir est-il donc une fin en soi pour l'hystérique ? Puisque l'assouvissement du désir se situe dans l'absence, il se crée un idéal de soi devenant objet de satisfaction. Le but ne pouvant être investi concrètement, désirer deviendrait une façon d'éprouver du plaisir. Ainsi, la pulsion se réduit à un éternel recommencement dans une boucle d'autosatisfaction où ce qui est satisfaisant n'est pas le but mais le désir lui-même. Le sujet est alors une sorte de médiation servant au désir où l'investissement du désir ne peut sans doute pas être soi, ni extérieur à soi. Cela me renvoie au  $\chi$  manquant : dans l'assimilation du principe de castration, la personne « normale » conçoit qu'elle peut être aimée d'un Autre alors que l'hystérique ne sait pas sur quoi porter son désir une fois que le principe de castration a été intégré ? L'hystérique ne se connaît pas comme Sujet pouvant s'aimer lui-même ?

Si l'hystérique désire être objet de désir et non lui-même son propre sujet. Que le désir porté sur l'analyste en tant que l'hystérique est objet

de savoir donc désir de connaissance, c'est la commune action de ces désirs qui permet à l'hystérique d'accoucher de sa propre connaissance, de son propre désir, de soi-même ? Dans cette mesure, le désir qui naît de l'union de ces deux désirs initiaux amène l'hystérique à devenir elle-même sujet de son propre désir ? Nous serions alors dans une forme de renarcissisation de soi où le désir est lié aussi à sa propre personne, elle s'investit alors elle-même et cesse d'être objet de désir pour l'Autre. Elle devient donc sujet de désir. Comme nous l'indiquons en amont de cet article, le passage de l'objet à sujet permet de se re-connaître soi, de se représenter à soi dans une forme d'unification et de transcendance - si je puis dire - dans la mesure où il devient possible de se dire/se symboliser. En d'autres mots, la personne s'affranchit de son déguisement pour porter ses propres vêtements. Son plaisir émanant alors du fait de « se faire plaisir », d'être soi ; plutôt que provenant « du plaisir à être objet de désir ».

### **Pour conclure...**

Par conséquent, parler en thérapie c'est aussi se parler de soi grâce à la relation présente entre deux individus. Cette relation existe par la commune interaction des désirs de chacun envers l'autre. Autrement dit, être en relation avec l'Autre, en interaction, favorise l'accès à soi comme Sujet. Comme disais François Roustang<sup>8</sup>, Psyche ne peut exister sans Narcisse et vice et versa.

Enfin, L'autre question revient à savoir si pour que le psychotique puisse se représenter lui-même, il doit passer par l'hystérisation de sa thérapie. En d'autres termes, le psychotique doit-il se réapproprier la notion de désir pour l'exprimer ensuite dans un rapport à l'Autre en tant que Sujet ?

Enfin, parler de soi donne corps à soi. Donne de l'existence à soi. La psychanalyse n'est pas une méthode empirique et standardisée, je la qualifierais (et c'est tout à fait personnel) de processus de créativité rendu possible par l'affectivité partagée de deux individus grâce auquel le sujet peut accéder à la représentation de soi. La psychanalyse se réinvente donc à chaque sujet selon ses propres modalités transférentielles et l'individualité des interlocuteurs.

## **Bibliographie**

Saint Martin, F. (2007). *Le sens du langage visuel : Essai de sémantique visuelle psychanalytique*. QUEBEC. Presse de l'Université du Québec, p.144

Barazer, C. (2003). Remarque sur le langage dans la schizophrénie, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, 1 (N°7), p. 71 à 78

Sabinus, S. (2012). Psychose de transfert. *Analyse Freudienne Presse*, 1, p. 161 à 169

Dhonte, I. (2010). Le désir dans la subversion Lacanienne du sujet : « Ne pas céder sur son désir », *La revue lacanienne*, 1 (n° 6), p.121 à 128.

Jovelet, G. (2010). Psychose et amour. *L'information psychiatrique*, 8 (Volume 86), p.677 à 684.

Roustang, F. (2015) *Jamais contre, d'abord – la présence d'un corps*. PARIS : Odile Jacob Books

---

<sup>8</sup> Roustang, F. (2015) *Jamais contre, d'abord – la présence d'un corps*. PARIS : Odile Jacob Books